

Charles Reznikoff

Inscriptions

précédé de

Çà et là

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Gillybœuf

Postface d'Emmanuel Laugier

NOUS
MMXVIII

Çà et là

Une brève histoire d'Israël : notes et gloses

I

Le prince qui jadis a quitté une cité ancienne
 pour les sables où ne vivaient que serpents et lézards,
 le vautour et la chouette — désert qui menait au désert —
 est devenu cet étranger
 dont l'oreiller est une pierre,
 qui mène un troupeau de puits en puits
 pas plus vite que ne vont les agneaux,
 craignant
 ceux à qui sont l'eau et les terres ;

le serviteur qui jadis a bien servi un maître —
 Putiphar¹ et le Pharaon — est devenu un nomade aux cheveux en
 bataille,
 cet esclave, fils d'esclave ;
 fennec
 devenu un chien fourbe, se couchant
 devant l'Égyptien gominé pour un poisson,
 craintif

et montrant les dents devant le fouet
qui le tire de son sommeil.

*Cette eau est amère — vous devez apprendre à la boire ;
la nourriture que vous avez trouvée ne durera pas —
pleine de vers au matin ;
vous devez en trouver une autre.*

*Vos ennemis vous ont interdit cette paix —
cet endroit ;
vous en trouverez un autre —
une terre de lait et de miel,
de sources et d'arbres fruitiers.*

Le peuple timide qui courait jadis devant les chevaux de ses maîtres
dans le désert
pour réclamer un peu de pain, se rappeler avec nostalgie
les poissons et les melons frais d'Égypte et ne rien trouver d'autre
que des mares d'eau amère où boire —
des serpents sous leurs pas et des épées dans les mains des ennemis,
jusqu'à ce que le faible et l'humble, le bon et le gentil soient morts,
est devenu cette horde de sauvages
sortis des rochers

qui s'attroupent en hurlant
pour ne capturer aucun homme en vie
que ce soit pour puiser l'eau ou ramasser des brindilles,
pour qui femmes et enfants sont tout aussi funestes,
qui brûlent pots et jarres,
vêtements et ornements,

dans un feu
qui laisse un tas de pierres noircies
à l'endroit où vivait jadis un peuple paisible ;

ces nomades qui, défaillant dans la
chaleur du jour et se gelant la nuit,
menaient encore quelques chèvres et moutons
de désert en désert, dénichant leur nourriture
dans les buissons et grattant le sable à la recherche de racines,
sont à présent ces rustres,
devenus gras,
dans des cités clôturées et des villes emmurées —
dans des maisons d'ivoire,

au milieu des oliviers, des figuiers, des vignes
et des champs d'orge et de blé,
du bétail paissant au bord des ruisseaux, engraisant dans les étables,
des serviteurs des deux sexes,
des amphores d'huile et des jarres de vin, des bijoux en or et en argent ;
à qui les marchands de Tyr
apportent tuniques brodées, épées à la garde ornée de pierreries
et des esclaves avec des bâtons
pour courir devant le char en criant : « À genoux, à genoux ! »

*Cette viande est interdite — vous ne devez en manger ;
luxure du ventre et des reins !*

*La maison de votre prochain, son bétail,
la femme de votre prochain et le dieu étranger :
tous sont interdits !*

Soyez justes

*envers les autres, envers vos serviteurs, envers l'étranger et le nécessaireux ;
car vous étiez dans le besoin au désert
et des serviteurs et des étrangers en Égypte.*

Ceux qui étaient fermiers et gardiens de troupeaux
dans les villages de Judée,
propriétaires de vignes et d'oliveraies dans les collines —
loin des grands fleuves et des cités,
marchant aussi lentement que leur bétail,
et pour qui le temps suivait le rythme lent
des saisons,
vivent à présent au jour le jour au milieu de l'ivraie
là où s'arrêtent les rues

où les égouts de Babylone se vident
dans le fleuve,
ils se ruent
à la recherche du caniveau et des tas d'ordures
ou du sel que l'on vend
dans la cohue de Rome —
sont à présent emportés par les flots et les vents
vers les îles et les terres lointaines,
exilés et captifs ;

ceux qui ont quitté leur terre
pour toutes les contrées voisines —
les pieds dans la
boue des galères
ou suivant

les chars, enchaînés les uns aux autres,
pour être conspués dans les villes
et toisés
par les bergers —

sont ces Juifs
dans les villes de Perse et d'Espagne,
en Égypte, en Angleterre,
qui ont des maisons en pierre et des champs verdoyants,
des coffres pleins de pièces d'argent et de livres,
qui vont tranquillement à dos de mules ou chevaux
pour vendre damasseries, fourrures, épices,
prêter de l'argent aux seigneurs
et devenir les médecins et les conseillers inquiets des rois.

*Au milieu des hommes qui se gobergent, boivent
et dorment dans leur vomit,
soyez propres et tempérés;
au milieu des hommes qui convoitent et fornicquent
soyez sincères; au milieu des hommes en armure
soyez des hommes de paix; au milieu des hommes en robes qui jeûnent, se
flagellent et vont
en cilices, prêchant l'amour et le feu de l'enfer,
soyez des hommes sensés; au milieu des hommes qui torturent
soyez des Juifs.*

Ceux qui vivaient dans les villages et les ruelles,
dans les huttes et les caves,
sachant vendre un veau
et acheter à bon prix un sac de blé

pour le revendre par coupelle
d'un sou —
qui ont été pillés et assassinés
dans les villes d'Allemagne,
d'Espagne et de Russie,

de York à Ispahan² —
leurs fils
se dressent pour plaider —
dans toutes les langues —
la cause du pauvre
et de l'offensé,
instruisent par formules et par images,
la parole et la musique —
soignent et sauvent !

*Vous qui enviez Edom³
et aviez peur de
l'Égypte, dont les soldats étaient aussi nombreux que les grains de sable,
ou les étoiles,
Judas a été enterré à Jérusalem
pour proliférer ;
brûlé —
pour ressortir de la mer
au milieu des vagues qui se brisent.*

II

Malgré ça et malgré ça,
malgré ça et malgré ça, aussi;
car nous étions un peuple opiniâtre.

Les taureaux d'Assyrie nous ont encornés et piétinés,
les chacals et les faucons d'Égypte nous ont mis en pièces
les aigles de Rome se sont repus de nous,
et pourtant, malgré ça et malgré ça —
pourquoi pas, Israël,
malgré ceci malgré cela, aussi ?

III

*Après avoir lu des traductions de textes
anciens sur la pierre et l'argile*

Le Pharaon de l'Exode fait huit pieds de haut;
en granit noir; dieu et soleil.
Tu as dû paraître bien petit, Moïse,
plaidant devant lui la cause d'Israël;
cache-toi, Jacob,
dans l'eau entre deux rochers, incline-toi
au milieu des buissons du désert !

Tout va bien avec l'Assyrie; tout va bien avec les temples;
tout va bien avec les forteresses du Roi !

Récitez mages les litanies au bord du fleuve
et envoyez au Roi son amulette « Pour-se-reposer-dans-le-désert-et-
dormir-à-nouveau-dans-le-palais » ;
guidez le cheval blanc harnaché d'argent ;
rassemblez les archers avec outres et paniers ;
incendiez les tentes d'Israël, incendiez ses cités !

Les tuiles colorées tombent des murs,
les herbes folles soulèvent les dalles de marbre ;
les lions apprivoisés arpentent les couloirs,
et les lanciers aux barbes roussies
s'appuient sur leurs lances dans le palais.

IV

N'auraient-ils pas été surpris, saint Louis et ses chevaliers,
saignant encore sous les coups de cimenterre,
si, se rassemblant pour la Reine des Cieux,
elle allait se détourner d'eux et dire, en désignant un malheureux Juif :
« C'est lui le plus vaillant d'entre vous,
qui seul,
encerclé par les moines et les chevaliers, les bâtons et les épées,
en réponse à votre question
a continué de me renier ! »

V

Gloses

Moïse, qui a quitté un paisible palais et des promenades agréables
dans un jardin au bord du Nil
pour devenir berger dans un désert,
pensait, sans aucun doute, que cela n'avait guère d'importance
que son peuple quitte ses corvées,
les ordres des princes et les courbettes aux maîtres,
pour le désert —
uniquement pour être libre.

Assis dans le tramway, j'entends les bavardages sur moi
et je n'envie pas Salomon
qui comprenait tout autant le langage des oiseaux.
De quoi parlent les oiseaux ?
Du temps qu'il fait, j'imagine.
Oh certes ! ils rapportaient à Salomon
ce que l'on disait sur lui
si bien qu'il est devenu proverbial de ne pas parler du roi,
même dans sa chambre, de peur qu'un oiseau le lui répète.

Gaulois et Grecs loquaces,
n'apprendrez-vous jamais de César
à être brefs ;
et vous, Juifs zélés,
toujours compatissants,
n'apprendrez-vous tout
simplement pas à comprendre
comme César ?

De mépris
tu te nourriras
plutôt que de louanges ;
tu en mangeras encore et encore
chaque jour de ta vie,
il te rendra fort
et te fera vivre longtemps, Juif.
Tu ne trouveras pas que c'est un poison
contrairement aux Gentils.

VI

La Lettre

*J'ai entendu parler de cette destruction —
c'est dans nos livres.
J'ai lu des choses sur ces pluies et ce déluge,
mais à présent je n'ai qu'à aller à la fenêtre
pour le voir.*

*J'étais toujours avec Noé et les animaux,
au chaud, bien installé dans l'arche,
et maintenant —
est-ce possible ? —
suis-je emporté
par le froid déluge
avec les mauvais,*

*parmi les animaux qui ont rampé sur les rochers et collines
en vain ?*

Je marche lentement au soleil regardant
les arbres et les fleurs,
respirant une herbe âcre, notant les deux notes
d'un oiseau.

VII

Sur un siège du métro, regardant par la fenêtre
les ténèbres bruyantes, pourquoi es-tu triste ?
Tu n'es pas un Hébreu :
tu n'auras aucun mal à trouver du boulot
(même un Hébreu serait content de t'embaucher)
avec tes cheveux blonds, tes yeux bleus,
ton nez droit et ta mâchoire carrée.
Ma foi, tu pourrais être un Viking qui vient de sauter de son navire
sans casque ni bouclier, pas même une tunique
ni une longue épée à la main ;
et pourtant, ni miséreux ni ivre,
pourquoi es-tu si malheureux, Aryen ?

VIII

Un goéland mort sur la route,
le corps aplati
et les ailes déployées —
mais pas pour s'envoler de la poussière
au-dessus des vagues ;
et une grive morte près d'une haie,
ses petites griffes cramponnées
au tas de poussière :
y a-t-il eu une purge de Juifs
chez les oiseaux ?

IX

J'irai dans le ghetto : le soleil
une heure ou deux à midi
sur les pavés me suffit ;
l'odeur des champs dans cette rue
un jour ou deux au printemps
me suffit.
Cette paix me suffit ;
que le païen enrage.

Ils emporteront
nos gâteaux et nos friandises,
les saluts joyeux, les heures de conversation agréable, les sourires
et ils nous rendront

la vue et nos pensées silencieuses;
ils emporteront nos grognements et nos soupirs
et ne nous donneront...
que le souffle.
Respire profondément :
comme l'air est bon et doux.

X

Se réveiller à minuit,
se réveiller à l'aube,
pour dire : C'est trop doux pour moi
à cause de toi...
Si je jeûne
à cause de toi qui as faim,
si je suis silencieux
à cause de toi qui n'oses parler...

Je bégaie. Comment vais-je parler au Pharaon ?
Je cultivais des sycomores⁴;
comment vais-je parler au roi et à son prêtre ?
Je suis le dernier de ma maison
et ma maison est la dernière d'Israël ;
suis-je aussi parmi les prophètes ?

XI

Une centaine de générations, oui, cent vingt-cinq,
ont eu la force chaque jour
de ne pas manger ceci et cela (impur!)
de ne pas dire ceci et cela,
de ne pas faire ceci et cela (injuste!),
et malgré tout ceci et tout cela
de vaquer à leurs affaires
comme des hommes et des Juifs
au milieu de leurs ennemis
(ce sont les Pharisiens dont tu t'es moqué, Jésus).
Tout ce que mes grands-pères ont dit ou fait
au cours de leurs brèves existences,
ça leur restait,
comme toutes ses gouttes font une fontaine à un moment
et toutes ses feuilles un palmier.
Chaque mot qu'ils ont prononcé et chaque pensée
ont été entendus, chaque pas et chaque geste ont été vus,
par Dieu;
leur passé était encore le présent et le présent
celui d'un redoutable futur.
Mais je suis secret comme un animal.

J'ai mangé tout ce que j'aimais,
dormi aussi longtemps que je voulais,
quitté la grand-route comme un chien
pour courir tous les sentiers;
à présent je dois apprendre à jeûner et veiller.

Je marcherai mieux dans ces lourdes bottes
que pieds nus.

Je jeûnerai pour toi, Judée,
je serai silencieux pour toi
et je me réveillerai la nuit à cause de toi;
je parlerai pour toi
dans les psaumes
et festoierai à cause de toi
avec du pain azyme et des herbes.

Autobiographie : New York

I

Ça ne s'achète pas pour un penny
chez le marchand de bonbons, ne se cueille pas
dans les buissons du parc. On peut éventuellement le trouver
dans les cendres sur les terrains vagues,
au milieu des boîtes de conserve qui rouillent et des stramoines.
Si vous voulez manger du poisson librement,
des concombres et des melons,
il fallait rester en Égypte.

II

Je suis seul —
et content d'être seul;
je n'aime pas les gens qui traînent
si tard; qui baguenaudent après minuit
dans les feuilles mortes des trottoirs.

Je n'aime pas
mon propre visage
dans les petits miroirs des distributeurs à pièces
devant les magasins fermés.

III

Marchant le long de la grand-route,
je respire les fleurs jaunes d'un arbrisseau,
j'observe les étourneaux sur une pelouse, peut-être —
mais pourquoi toutes ces
automobiles qui foncent,
où vont-elles
si pressées ?
Elles doivent aller écouter des hommes sages
et regarder de belles femmes,
je ne suis qu'un idiot
de traîner seul ici.

IV

J'aime le bruit de la rue —
mais seul et à l'écart,
près d'une fenêtre ouverte,
derrière une porte close.

V

L'hiver est vraiment là ; les feuilles ont disparu depuis longtemps
des allées sinueuses ; arbres et sol sont marron —
tout est en ordre.

Seules les lampadaires fleurissent désormais dans le parc.
Nous marchons et parlons ;
mais les tracas des quadragénaires ratés
sont si peu intéressants !

VI

Voilà qu'il fait froid : où la neige a fondu
la glace noire de l'allée craque sous mes pas prudents ;
la neige est vieille et piquetée,
tantôt grise de cendres, tantôt jaune de sable.
Les allées gisent dans l'ombre froide
des maisons ;
pigeons et moineaux sont dans un trou
à l'abri du froid, à l'abri du vent ; mais ici,
où le soleil se déverse dans une venelle
sur un petit arbre noir dénudé de ses feuilles,
les moineaux sont au soleil, se serrant sur les brindilles.
Ceux qui dans leur vie ont bravé la colère de leurs semblables,
des statues de bronze désormais,
le bras ou l'épée tendus
ne bravent que les intempéries.

Je me surprends à parler seul
en marchant ;
c'est mal.
Seul Don Juan pourrait croire
que je suis en pleine conversation avec les
statues enneigées ;
seul saint François pourrait croire
que je parle aux moineaux
sur les buissons nus,
aux pigeons
dans la neige.

VII

Les cordes dans le vent
fouettant le mât
(le drapeau a été amené) ;
derrière les cimes nues des arbres
les lumières d'un avion
s'éloignant lentement.

Une étoile ou deux brillent
entre les cheminées d'usines ;
la rue sombre et silencieuse
parce que le réverbère a été cassé
et qu'il fait froid et qu'il est tard.

VIII

Brillant sur la table
pour ton anniversaire,
les bougies allumées fondront
en lueurs
et en amas de cire.
Contrairement à un crâne,
elles disent poliment :
C'est toi!

IX

J'ai peur
à cause de la bêtise
que j'ai dite.
Je dois faire un régime
de silence ;
me renforcer
par la quiétude.

Où est la sagesse
qui pourrait me soigner ?
Je vais marcher seul
et me soigner seul
au soleil et dans le vent.

X

Je ne crois pas que David ait tué Goliath.
Ça devait plutôt être...
vous trouverez le nom dans la liste des capitaines de David.
Mais qui que ce fût, il n'était pas si bête
quand il a retiré le casque,
posé l'épée, la lance, le bouclier
et dit : Les armes que tu m'as données sont bien,
mais ce ne sont les miennes :
je vais me battre à ma façon
avec deux ou trois cailloux et une fronde.

XI

« Irai-je là-bas? » — « Comme tu veux :
ça ne fait rien, tu n'as aucune importance. »
Ces mots m'ont collé
comme des bardanes. Le chemin était caché
sous les feuilles mortes; et çà et là
le ruisseau était bouché. Quand il forçait le passage
les vaguelettes étincelaient une seconde.
Elle parlait méchamment mais c'était la vérité :
je partageais le soleil comme une feuille, une eau ;

et pensant à cela, j'ai pris le soleil
et sur le moment, j'étais content.

XII

Il n'y a personne dans la rue
de ceux qui s'étaient regroupés autour de David
pour m'observer
en train de danser devant le Seigneur :
seul dans mon insignifiance
à faire comme il me plaît.

XIII

Tes mots furieux — chaque faux nom
sombre en moi, et s'ajoute au tas
dessous. Je suis toujours le même :
ils ne font pas partie de moi, je m'en garde ;
mais sont ma façon d'aller, sur quoi j'avance.

XIV

Le pont

Dans un nuage des os d'acier.

XV

Dieu et le messager

Ce trottoir aussi désolé
que la montagne
sur laquelle Dieu a parlé à Moïse —
soudain dans la rue
brillant contre mes jambes
le pare-chocs d'une automobile.

XVI

Un mendiant tend la main pour toucher
un col fourré et le caresse sans se faire voir,
lui déroband sa chaleur du bout de ses doigts.

XVII

Le garçon d'ascenseur, qui travaille de longues heures
pour pas grand-chose — dont le travail est ennuyeux et trivial —
doit pourtant accueillir chaque passager
avec plaisir :
pour être à ce point héroïque
il porte un uniforme.

XVIII

Cette station de métro
avec ses lumières électriques, colonnes d'aciers, voûtes cimentées et
trains —
quel progrès par rapport aux cavernes des premiers hommes ;
mais voyez ! sur ce mur,
un dessin primitif.

XIX

Métro

Des gens qui bougent, d'autres immobiles, des foules
et encore plus de foules ; mille, dix mille poutres métalliques
en guise de piliers ;
s'évader !
Mais comment,
enfermé dans le train qui roule ?
Et là-haut, dans la rue,
le soleil brille comme il brille en juin.

XX

Poète avec bouteille de whisky et marin

Il y a de l'angoisse, c'est certain,
et du grabuge
dans la pièce d'à côté ;
des cris
avec des mots qui ne forment pas de phrase
et des phrases sans aucun sens.
J'ouvre la porte :
ah ! le couloir est bondé —
les descendants des trois sages,
désormais hommes et femmes,
reviennent se prosterner dans une étable.

XXI

Le chat blanc sur la pelouse
allongé au soleil contre la haie,
adorable à voir —
mais ce solide gaillard,
qui a grand besoin de se raser,
appuyé contre une tonnelle où pendent des grappes,
du raisin noir autour de lui,
est désagréable.
Est-ce que je deviens misanthrope ?
Athée ?
Ma foi, cela pourrait être le dieu Bacchus !

XXII

Le chiffonnier barbu
assis au milieu de tas de nippes dans un sous-sol
chante :

*C'était comme ça que je suis né ;
comme ça depuis le début —
cette façon de sortir d'un corps
pour puer :
rien n'y changera —
ni la pitié ni la gentillesse.*

Une paralytique,
la main aussi tremblante que de l'eau,
écoute.

Derrière elle
les moineaux en grappe sur un arbre
laissant les autres nus ;
et l'horloge municipale,
ce sévère comptable,
nous dit qu'il est six heures,
comme pour nous persuader que la nuit est finie.

XXIII

*Bibliothèque d'Union Cooper*⁵

Hommes et femmes avec des livres ouverts devant eux —
il ne tournent jamais de page : ils viennent
pour la chaleur,
pas la lumière.

XXIV

Une rangée d'appartements, fenêtres murées ;
une usine vide, fenêtres brisées ;
un monticule de feuilles mortes, d'herbes mortes,
des vieux journaux et des boîtes de conserve rouillées.
Arrive un groupe
en vieux habits et chaussures trouées
qui demande poliment :
« Le chemin, monsieur ? Si ça ne vous dérange pas
dites-nous
le chemin, s'il vous plaît ».

XXV

Le jeune type marche
sans avoir rien à faire : il a perdu son boulot.
« Si j'en décroche un autre, je serai sans pitié!
Il faut être sans pitié
pour réussir. Je serai sans pitié, d'accord »,
dit-il amèrement. Sort ses cigarettes.
N'en reste que quatre ou cinq.
Me regarde du coin de l'œil —
un étranger qu'il vient de croiser ; il hésite ;
m'offre une cigarette.

XXVI

Je suis toujours surpris de croiser, dix ou vingt ans plus tard,
ceux qui étaient pauvres et stupides
toujours pauvres et stupides, bien sûr, mais vivants —
malgré les guerres, les fléaux et les paniques,
vivants et bien.
Est-il possible
qu'il y ait un Père dans les Cieux,
après tout ?

XXVII

Un dimanche, quand l'endroit était fermé,
j'ai vu une souris grassouillette parmi les gâteaux dans la vitrine :
chères mesdames,
qui affluez dans ce salon de thé cosu,
n'allez pas croire que vous êtes les seules à être bénies de Dieu.

XXVIII

Un beau spécimen, trotinant facilement sans un bruit
le long de la route asphaltée entre les forêts,
tu m'as entendu,
as tourné ta tête pointue,
et nous nous sommes regardés un moment,
renard et homme ;
puis, sans te presser, tu as disparu dans les fougères
et m'as laissé la route, à moi, aux voitures —
aux talons et aux roues des citadins.

XXIX

Le soleil descend
dans les cieux gris —
pas plus brillant que la lune ;

de la tour
note par note
la musique hivernale des cloches.

Une Négrresse voûtée marche lentement
dans la neige qui tombe lentement.

XXX

Dans ta pièce au chaud,
ne juge pas cette rangée d'habits
derrière le mur de l'entrepôt —
au soleil;
sur d'autres toits
d'autres rangées d'habits
tournent et s'entortillent;
oui, un vent froid est en train de souffler.
Les pigeons ne vont pas quitter
leur toit;
volent jusqu'au poulailler, trouvent porte close
se blottissent au-dessus,
face à l'est, à l'abri du vent.

XXXI

Le ciel est nuageux
mais les nuages —
tandis que s'achève la longue journée —
sont roses et perlés;
le printemps est arrivé
dans les rues,
le printemps est arrivé dans le ciel.

Reste assis
près de la fenêtre ouverte
et laisse le vent
le doux vent,
souffler sur ton visage;

reste assis
et ferme les mains —
chasse les pensées de ton cœur,
les rêves de ton esprit.

XXXII

Aube dans le parc

Les feuilles sont massives
dans la pénombre ;
les bords rocheux
dans ce nouveau monde sont
immatériels.
Les seuls habitants, semble-t-il,
sont les oiseaux —

jusqu'à ce couple,
son bras autour de sa taille.

XXXIII

Le ruisseau il y a un mois
coulait entre des berges de neige,
ses vaguelettes grises reflétaient
un ciel aussi gris —
à présent le ruisseau
est limpide et aussi vert
que les saules de ses berges,
car nous sommes en mai :
ce ruisseau trouble et gris
est à présent limpide et vert —
car nous sommes en mai !

Que tes cheveux soient plus teints et bouclés,
ta robe plus gaie qu'avant —
ta beauté méritait des louanges,
tes yeux impatients le demandent ;
mais ton visage se froissera bientôt
comme une boule de papier jetée
à la corbeille,
la corbeille à papier.

XXXIV

Tenant la tige de la
beauté qui était sienne
comme si c'était encore
une rose.

XXXV

En route vers l'Ouest

Le train quitte New York — quitte le tunnel : la neige d'hier
à l'angle des toits, dans les sillons des champs labourés,
sous le couvert des arbres dénudés,
sur un côté des routes et sur une berge des rivières —
partout où le soleil du mati ne peut l'atteindre ;

les rivières turbulentes en vingt courants parallèles;
des pentes laissant voir au sommet une bande noire de forêts nues.
Du charbon pleut sur le toit du wagon,
le moteur crache sa fumée devant la fenêtre,
et sur le terre-plein à côté des rails
la neige est emportée.

Le lendemain matin, parmi les champs, des pâtés de maisons neuves;
de vieilles maisons en bois ouvrant derrière sur la voie ferrée;
l'emprise des voies s'élargit, un alignement uniforme de rails,
et nous sommes à Chicago.

Les terrains plats de chaque côté recouverts de tiges de maïs séché,
brisés au ras du sol et couchés sur la terre noire;
de la glace dans les creux; des chevaux à poils longs
s'éloignent du train en trottant; un poulain sabot levé
nous regarde; des pylônes en acier, alignés sans fin,
portent des fils sur trois paires de bras dans les champs. Un faisceau
pour guider les avions
éclatant dans la nuit.

À la fin ne brille que l'étoile du matin;
la plaine est recouverte d'une herbe jaune clairsemée;
un grand troupeau de vaches — des vaches rouges aux têtes et aux
pattes blanches — qui paissent.
Des collines aux sommets plats; de la neige dans les creux des pentes
raides;
un pont en ciment au garde-fou flambant neuf;
sol rougeâtre; au-dessus une rangée de collines,
des montagnes noires, des plaques de neige sur les pentes, des
montagnes noires veinées de neige.

Des terrains accidentés recouverts de sauge ; ni maison ni bétail. À la
tombée de la nuit il neige.

Le sol noir est plat près de la rivière — luisant à l'aube ;
derrière se dressent les montagnes bleues et violettes ;
le bleu du ciel s'empourpre, sur lequel brille une étoile.
Le désert est blanc de neige, la sauge est recouverte ;
les montagnes au nord sont blanches. Le train vire
au sud. Nous sommes entre les rochers :
rocher gris et rocher rouge ; rocher jaune et rocher rouge ;
falaises désolées ; pans de rocher rouge qui s'effondrent ;
une montagne couverte de galets, de rocs et de pierres ;
et rien de vivant
à part un grand oiseau
au vol lent.

Le sol à côté du ballast est du vert vif de l'herbe ;
les arbres en bourgeon le long du fleuve boueux chatoient ;
dans les creux les arbres au vert feuillage ont bourgeonné.
Des palmiers dans les rues d'une ville.
Des fleurs pourpres et blanches dans le désert.
Du sable blanc formant de lisses vagues.
Une plaine de gravier comme de l'eau ridée.
Des lumières isolées ; nombreuses ; des lumières le long des routes, le
long des rues,
et le long des rues de Los Angeles.

Autobiographie : Hollywood

I

Une rue aux arbres étranges
couverts de petites feuilles; un bosquet de pins noirs
aux branches lourdes couvertes d'aiguilles;
un moineau qui vole vers le sol ensoleillé
différent des oiseaux alertes que je connais.

Je préfère les rues de New York, où je suis né,
à ces rues de palmiers.
Nul doute que mon père préférerait son village en Ukraine
aux rues de New York;
et mon grand-père la ville et sa synagogue
où j'ai lu jadis à voix haute les livres sacrés,
au village
où il marchandait sur le marché.

Je ne connais pas ce brouillard,
ce soleil, ce sol, ce désert;

mais l'étourneau qui au pays
sautille sur les pelouses
comme il se perche lestement sur une palme ici !

II

Je voudrais qu'elles soient ici avec moi
pour marcher sous les palmiers
et sentir l'air soyeux —
ma femme, à cinq mille kilomètres, ma mère,
encore plus loin, puisque morte.

Tu écris que tu travailles et que tu es fatiguée.
Je sais — me souviens ton rêve :
je regardais les étoiles et je disais
qu'elles étaient comme ci, comme ça,
et toi, ma femme, près de moi,
qui faisais des comparaisons meilleures que les miennes —
quand un animal a jailli des buissons
t'a mordu le pied à belles dents ; tu as crié et moi,
horrifié et te plaignant,
j'ai monté la garde avec courage.